

**jean-Charles de Castelbajac*



Tout en coolheures



FROM LEGO HATS TO SOUP-CAN DRESSES, 40 YEARS OF JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC'S DARING FASHION DESIGNS HAVE BEEN BROUGHT TOGETHER IN A GLOSSY NEW TOME. WE PAID HIM A VISIT AT HIS EQUIALLY ECCENTRIC HOME /DES CHAPEAUX EN LEGO AUX ROBES EN BOÎTES DE SOUPE - 40 ANNÉES DE CRÉATIONS EXCENTRIQUES DE JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC SONT RÉUNIES DANS UN BEAU LIVRE. RENCONTRE HORS-NORME

■ ELIZABETH WINDING © LAURA STEVENS





EN Visiting Jean-Charles de Castelbajac's apartment is like crash-landing in a parallel universe. One minute, I'm standing on a grey, perfectly standard Parisian street: the next, I've stepped through a *porte-cochère* and into Wonderland. A narrow, jungly garden path leads to his lawn and grandly porticoed terrace, flanked by two bald plaster busts with rouged cheeks and aghast expressions. 'Marie-Antoinette!' announces their owner, bounding into view. 'I gave them to two plastic surgeons and said: "Give her a contemporary face!"'

Inside, Gene Vincent's *King of Fools* spins on a vintage record player, amid a welter of oddities: a baseball-mitt chair, a rakish fake parrot, a pair of glass pistols; a Bob Dylan album with a glued-on gold beard, and a cushion made from conjoined teddy bears. At the centre of it all is the man himself, posing for his portrait: a dignified 60-something, sporting a Mickey Mouse paw.

In de Castelbajac's domain, it's best to expect the unexpected: he is, after all, one of French fashion's original *enfants terribles*. He first came to prominence in the 70s with the launch of Jesus Jeans, whose audacious ads featured peachy rumps clad in tiny denim cut-offs. Their

DANS LES ANNÉES
70 IL SE FAIT UN
NOM AVEC LES
JESUS JEANS DONT
LES PUBLICITÉS
AUDACIEUSES
MONTRENT DES
FESSES REBONDIES
EN MICRO-SHORT
EN DENIM



FR

Une visite chez Jean-Charles de Castelbajac est un comme un saut dans un univers parallèle. Dans une rue parisienne grise et banale, une porte cochère s'ouvre sur le pays des merveilles. Un chemin étroit, envahi de plantes, mène à un porche grandiose, flanqué de deux bustes chauves en plâtre, arborant rouge aux joues et expression stupéfaite. « Marie-Antoinette », dit le maître des lieux, en surgissant. « Je les ai confiés à deux chirurgiens esthétiques avec pour consigne de lui faire une tête moderne ! »

À l'intérieur, *King of Fools* de Gene Vincent tourne sur une platine vintage parmi une foule de curiosités : un siège-gant de base-ball, un faux perroquet au look voyou, deux pistolets de verre, un album de Dylan orné d'une barbe d'or, un coussin d'ours en peluche siamois. Au centre, le sire Jean-Charles de Castelbajac, posant pour son portrait : digne sexagénaire avec une main de Mickey.

Dans le domaine du créateur, mieux vaut s'attendre à l'inattendu. Après tout, il est un des premiers enfants terribles de la mode française. C'est dans les seventies qu'il se fait un nom avec les Jesus Jeans dont les publicités audacieuses montrent des fesses rebondies en micro-short en denim. Les slogans bibliques (*Tu n'auras pas d'autre jean que moi*) attisent la polémique. « Cela a été un gros scandale, déclare l'impénitent. Mais fun ! Ça a fait BOUGER les choses. »

Depuis, il tricote sa vision joyeuse du monde, mêlant pop art, références littéraires et cartoons avec un soupçon de subversion. « J'aime m'approprier les références, dit-il. Mon travail a quelque chose du détournement. » En témoignent ses robes-boîtes de conserve Campbell, ponchos gonflables, casquettes Lego à crête ou le manteau Kermit de Lady Gaga en peluches cousues ensemble.



Above: Posing at home on his terrace with hand-painted flags. Left: Estelle Lefébure models his teddy 'fur' coat, 1988 / Ci-dessus : sur sa terrasse avec des drapeaux peints à la main. À g. : Estelle Lefébure en manteau nounours, 1988



bible-inspired taglines – ‘thou shalt have no other jeans but me’ – did nothing to quell the furore. ‘It was a very big scandal,’ he says, unrepentantly. ‘But fun! It made things MOVE.’

Since then, he’s set about creating his own joyous vision of the world, blending Pop Art, literary references, cartoons and a soupçon of subversion. ‘I like appropriation,’ he says. ‘My work is a kind of hijacking.’ The results have run from Campbell’s soup-can dresses to inflatable ponchos; mohawk-topped Lego caps to Lady Gaga’s Kermit coat, made from sewn-together soft toys.

Decades before the rest of the industry caught on, he was an arch-collaborator, asking artists like Keith Haring to design his show invitations or scoring Warhol for an ad campaign. ‘People were free then!’ he shrugs, when I ask how he swung it. ‘You just called and asked: no agents.’

Bold, buoyant primary colours have always been his hallmark. ‘There will never be *pastelbajac!*’ he declares. ‘Well, apart from a few times when I was in love.’ Asked to dress the Pope in 1996 – despite the ungodly denim – he opted for rainbow vestments (with, for some, a hint of the gay flag). He’s tickled to have dressed a saint, but less sure he’s got divine approval. ‘I’ve been a bit rock’n’roll,’ he says. ‘I ’av a lot of sins.’

His bright palette stems from his love of flags and heraldry, and a long stint in ‘grey’ military



From top: Lego hat, Spring 2009. ‘Homage to the 20th century’ dresses, Summer 1984. In his studio / De haut en bas : chapeau Lego, 2009. Hommage aux robes d’été du XX^e siècle, 1984. Son studio



Des décennies avant tout le monde, il multiplie les collaborations : Keith Haring lui dessine des invitations de défilé, Andy Warhol s’occupe d’une campagne publicitaire. Je demande comment il a fait. « Les gens étaient libres à l’époque ! On appelait, on demandait, il n’y avait pas d’agents. »

Depuis toujours, les couleurs primaires très vives caractérisent son style. « Pas de Pastelbajac ! Enfin, sauf quelques fois quand j’étais amoureux. » Chargé de vêtir le Pape en 1996, malgré l’épisode du denim hérétique, il choisit des habits arc-en-ciel (réminiscence, pour certains, du drapeau LGBT). Avoir habillé un saint le ravit, même s’il n’est pas sûr d’avoir l’approbation divine. « J’ai été un peu rock’n’roll. J’accumule les péchés. »

Sa palette vive vient de son amour des drapeaux et de l’héraldique et d’années en pensionnat militaire « gris », rite de passage dans sa famille aristo. « J’ai dû créer mon monde, dit-il simplement, un monde imaginaire. »

Ce monde se dévoile dans un bel ouvrage, *Fashion, Art & Rock’n’Roll*, dont la sortie coïncide avec un regain d’intérêt pour son travail, dû





boarding school – a rite of passage in his aristocratic family. ‘It meant I had to create my own world,’ he shrugs. ‘One of the imagination.’

It’s this world that’s revealed in a handsome new tome, *Fashion, Art & Rock n Roll*, perfectly timed to coincide with a resurgence of interest in his work. It was kickstarted in part by a 2006 V&A retrospective, where he met some unlikely admirers. Grime scene stars like Dizzee Rascal, it emerged, were scouring eBay for his pieces: cartoon knits designed for Iceberg back in the 80s. ‘They call me JCDC!’ he beams.

More than that, though, his quickfire creativity chimes with the Internet generation, while his playful themes and colours are back on the catwalks with a vengeance. Though he likes to look forward not back, he says, it’s nice to remind people of his work; ‘Pieces like the Kermit coat are just one tiny part of the story.’

These days he does what he pleases, flitting between disciplines. ‘I always felt free, but now the brakes are gone,’ he says, showing us his studio, where he sketches, designs and creates his fine-art paintings (Kanye’s a collector).

He has another outlet, as Instagram reveals: the chalk graffiti ‘guardian angels’ he draws around the city. Naturally, he takes a gleeful delight in the incongruity of it all; no one expects a besuited gent to start scribbling on the walls. After 20 years, he says, there must be 500 in Paris, including one at the Gare du Nord, drawn a decade ago. That evening, before catching my train, I find it by the foreign exchange booth: a friendly ghost, almost faded to nothing, audaciously hidden in plain sight. *Jean-Charles de Castelbajac: Fashion, Art + Rock n Roll* (€80, TeNeues); jc-de-castelbajac.com

HE’S TICKLED TO
HAVE DRESSED A
SAINT, BUT LESS
SURE HE’S GOT
DIVINE APPROVAL.
‘I’VE BEEN A BIT
ROCK’N’ROLL,’
HE SAYS. ‘I’AVE
A LOT OF SINS.’



en partie à la rétrospective de 2006 du Victoria & Albert Museum, où il fit connaissance d’admirateurs insoupçonnés. Des stars du grime comme Dizzee Rascal écumaient eBay en quête de ses pulls cartoon créés pour Iceberg dans les années 80. « Ils m’appellent JCDC ! dit-il, rayonnant. J’ai failli pleurer en les voyant tous arborer mes pulls. »

Mais surtout, sa créativité agile va bien à la génération Internet. Ses thèmes et couleurs mutins font leur grand retour sur les podiums. Il regarde l’avenir plus que le passé mais apprécie les rappels à son œuvre : « Des pièces comme le manteau Kermit ne sont qu’une infime partie de l’histoire. »

Aujourd’hui, il fait ce qui lui chante, virevoltant d’une discipline à l’autre. « Je me suis toujours senti libre mais aujourd’hui, je n’ai plus de freins », dit-il en montrant son atelier, où il dessine, crée et peint (Kanye est fan).

Son compte Instagram révèle un autre moyen d’expression : les « anges gardiens » qu’il dessine à la craie dans Paris. Naturellement, l’incongruité du geste le ravit. Les messieurs en costume ne sont pas censés gribouiller sur les murs. En vingt ans, il pense en avoir fait environ 500, dont un Gare du Nord, en poste depuis dix ans. Ce soir-là, avant de reprendre le train, je le trouve près du guichet du bureau de change, fantôme amical, presque effacé, audacieusement caché au nez et à la barbe du public. ☺

Top left: his studio. Top right: liturgical vestments for Pope John Paul II, 1997. Left: ‘Keith Haring’ top & ‘Mickey’ trousers, 2002/03. Right: one of his paintings / En haut : le studio ; vêtements pour le pape Jean-Paul II, 1997. À g. : haut et pantalon Mickey pour Keith Haring, 2002/03. À droite : un de ses tableaux

